

MARIE DENIS

«Le féminisme n'a pas fini de se penser»

Co-fondatrice de la Maison des femmes de Bruxelles, de la revue féministe *Voyelles* (1979-1982), collaboratrice aux *Cahiers du GRIF*, journaliste et auteure de *Dis, Marie...* où elle raconte sa vie de militante, Marie Denis est à 62 ans un pilier du mouvement des femmes en Belgique. Elle était de passage à Montréal en novembre dernier, mais sa conférence à l'Institut Simone-de-Beauvoir a été peu publicisée et quasi ignorée par les médias. Sauf par Francine Pelletier et Hélène Pedneault, qui ont eu le plaisir de la rencontrer pour *La Vie en rose*.



Marie Denis

Photo: Michel Gravel, La Presse

LVR : Quelle est la question féministe qui vous préoccupe le plus en ce moment ?

MD : Le thème de la différence. La différence, c'est l'altérité, ce qu'il y a d'humain, la dynamique humaine. Nous, les féministes, avons toujours été amenées à une dynamique sexuelle, oppositionnelle : le bloc des femmes contre le bloc des hommes. Ce n'était plus de l'altérité, c'était de l'opposition, de la guerre.

Il faut d'abord réfléchir sur les différences entre nous, les femmes.

Or, pour que la réflexion soit positive, il faut commencer par une mise en question du refus de la différence, de la peur et de la non-maturité devant la différence. Et peut-être d'abord réfléchir sur les différences entre nous. Parce que nous sommes dans une sorte de connivence, «les mêmes», nous avons un dialogue rapide et facile, nous employons les mêmes mots, nous avons des sensations souvent très proches qui nous réjouissent. Nous pourrions donc sans crainte et sans trop nous blesser reconnaître les différences, parfois l'opposition entre les femmes.

Mais, au colloque féministe de Namur sur le thème de la différence, il s'est dit carrément que la perte de l'affirmation, de la théorie, de l'idéologie de la sororité avait été, pour beaucoup de femmes, l'abandon du féminisme, le désespoir, la trahison.

Au début, l'illusion est nécessaire.

LVR : Comment expliquez-vous ça ?

MD : Au début, l'illusion est nécessaire. Mais parce que nous avons entretenu l'illusion, nous avons continué à dire «sororité» quand il y avait déjà des blessures, nous avons voulu cicatriser trop vite, et alors on s'est retrouvées

devant une déchirure complète. Des femmes se sont disputées, se sont battues, et au lieu de se dire «Ça ne fait rien, nous sommes quand même des personnes humaines tout à fait respectables», on s'est beaucoup trop peu respectées, on a été vraiment dégoûtantes. Ce qu'on avait dit qu'on ne serait plus jamais, on l'a été encore plus. Donc, une désillusion atroce. Alors Françoise Collin, une femme de chez nous, a dit dans un moment de désespoir : «Si c'était pour en arriver là, on aurait mieux aimé ne pas être féministe». Un peu comme on dit, après une passion amoureuse : «Si c'était pour en arriver là, on aurait mieux fait de ne pas aimer ce type ou cette fille».

LVR : Et d'après vous, quelles seraient les différences essentielles à reconnaître entre femmes et entre féministes ?

MD : Ces différences sont à plusieurs niveaux : il y a d'abord des différences de caractère. Nous avons aussi avec nous des femmes de pouvoir ; et comme nous étions contre le pouvoir, nous avons nié cela. Moi je suis un peu une femme de pouvoir, même si je n'en ai pas l'air. Ça m'a un peu été reproché. C'était dur, mais je pouvais le supporter. C'est une des premières choses à admettre : qu'il y a des femmes de pouvoir et qu'elles sont nécessaires.

LVR : Que voulez-vous dire par «femme de pouvoir» ?

MD : Ça peut être une femme qui veut réussir un projet, qui assume une idée. Par exemple, vous ici, à La Vie en rose, vous êtes des femmes de pouvoir parce que vous exercez un pouvoir sur la pensée, et il faut se réjouir d'avoir cette puissance de création et ce droit à le faire, à continuer, même si c'est souvent très difficile. Nous avons souvent une façon de ne pas nous enorgueillir et de critiquer les hommes qui le font. Nous avons rejeté des femmes comme ça aussi. Ne soyons pas carriéristes, mais affirmons ce droit à la différence. Il y aura toujours des suiveuses par exemple, comme il y a des tas de suiveurs.

Il faut cesser de parler avec ces mots... qui nous trompent, qui nous font perdre énormément de temps.

LVR : Et pourquoi pensez-vous qu'on a tant de difficulté à accepter le pouvoir ?

MD : C'est parce que nous sortons du gauchisme : le pouvoir, c'est l'opresseur, c'est l'aliénation. Il faut cesser de parler avec ces

mots : ce sont des bulles qui nous trompent, qui nous font perdre énormément de temps. Or nous sommes issues du gauchisme – le féminisme n'est pas venu comme ça – et même si nous disons que ce sont nos mots à nous, nous trichons. Nous avons reçu une pensée qui nous a plu, la pensée gauchiste, et nous l'avons faite nôtre immédiatement, et nous ne l'avons pas quittée même si nous l'avons faite un peu différente. Nous vivons de la pensée de notre temps, et je crois qu'on est actuellement dans un post-marxisme, un post-collectivisme. Mais là aussi la réflexion est à faire. Il faut du pouvoir, non pas excessif, plutôt redistribué, mais il en faut. Par exemple, les femmes qui font de la politique, combien les avons-nous critiquées au début. «Des réformistes» disions-nous. Mais il en faut quand même des femmes comme elles. Je crois qu'il faut les soutenir tout en les critiquant tout le temps, mais pas les lâcher comme ça.

On a nié sa propre vie.

LVR : Vous avez dit dans votre conférence que vous aviez été hypocrites face à nos rapports aux hommes. Que vouliez-vous dire ?

MD : Nous nous sommes aperçues très tôt que nous vivions des situations très variées, très difficiles, que chacune s'en tirait comme elle le pouvait, mais que si on commençait à discuter de ça entre nous, on allait éclater en pleurs, on allait ralentir tout le programme de la journée, on allait buter tout le temps. On n'a donc pas touché au privé mais, conséquence néfaste, on a nié sa propre vie.

On ne disait pas, en se présentant au groupe par exemple, «Je travaille à faire cela, je suis mariée depuis tant de temps, j'ai tant d'enfants.» Les féministes disaient : «On ne doit rien savoir». C'était peut-être bien, pour créer un espace plus libre, mais nous risquions alors de mentir un peu. On se présentait comme plus libre qu'on l'était. Le discours admis était : «Les hommes, il n'en faut plus !» Or il y en avait qui étaient en recherche d'hommes très intense, à toutes sortes de niveaux. Alors elles sortaient de la réunion en faisant semblant, elles allaient peut-être dans une boîte.

Moi, je suis mariée, je n'ai pas de raison de quitter mon mari et, parfois, je ne voulais pas rentrer trop tard... Alors je commençais à regarder l'heure, très en cachette, comme une enfant, et les autres disaient : «Marie se lève tôt, elle doit rentrer, etc.» On essayait de le cacher, surtout vis-à-vis des lesbiennes qui restaient là, elles, toutes ensemble.

LVR : Pourquoi croyez-vous que les hétérosexuelles soient arrivées à se sentir si mal à l'aise face à leur propre vécu ?

MD : Au début, chez nous, il y avait des homosexuelles radicales ; pas tant dans le sens de radicalement homosexuelles que radicalement anarchistes. Ça voulait dire qu'on pouvait à peine construire la Maison des femmes ensemble, puisqu'elles refusaient de s'organiser entre elles, pour faire la vaisselle ou le bulletin...

LVR : Qu'est-ce qui les motivait dans l'anarchie ?

MD : Il faut les comprendre : comme la société rejette les lesbiennes, elle leur semble toute entière foutue, injuste, à mettre à terre tout à fait. Alors, commencer à s'organiser c'était pour elles réadopter le système de la société, le système des hommes. D'ailleurs, disaient-elles aussitôt, «vous appartenez aux hommes et vous rentrez chez vos maris.»

Nous avions une timidité vis-à-vis de ces femmes. Ce n'était pas le moment de parler d'affinement entre hommes et femmes. En plus, à tout moment, nous avions devant nous des femmes dans le marasme, dans la misère, en divorce, etc.

Si on appelle ça une «prostituée conjugale», eh bien, j'en suis une.

LVR : Y a-t-il eu d'autres différences pour vous (nous) freiner ?

MD : Oui, je pense qu'il y a aussi les différences économiques. De façon générale, on dit que la moyenne du salaire féminin est de un tiers en-dessous du salaire des hommes. Mais, en plus, des tas de femmes ont un demi-temps, des petits postes, ou sont pigistes. Mais souvent nous trichions là-dessus. On faisait semblant d'être indépendante, puisque l'un des buts du féminisme est l'indépendance économique.

Les féministes – surtout celles qui avaient épousé des types avec un gros salaire – n'aimaient pas avouer leur dépendance. Alors qu'il y avait par ailleurs des femmes vraiment seules, élevant parfois leurs enfants seules avec un tout petit budget. Et on faisait semblant d'être les mêmes, soi-disant pour ne pas vexer.

Il faut pouvoir admettre sa propre situation : si on appelle ça une «prostituée conjugale», eh bien j'en suis une. Même si je gagne un peu avec deux ou trois articles, je ne suis pas financièrement indépendante.

LVR : Êtes-vous en train de dire qu'on a été

de mauvaise foi par rapport à beaucoup de sujets ?

MD : Nous ne voulions pas être de mauvaise foi. Les hommes avaient divisé pour régner, nous étions divisées. Nous avons décidé de gommer tout ça et d'être toutes les mêmes. Ce qui nous est arrivé, ce sont eux qui nous l'ont imposé, en un sens. Mais on devrait connaître nos différences et s'accepter comme ça.

Au journal **Voyelles**, nous avons travaillé avec des filles très différentes qui ne venaient pas du tout du féminisme. Elles venaient simplement pour faire du journalisme : des femmes différentes avec un but commun. On partage alors une base commune et puis on sait que chacune reprend sa vie différente après. Et je crois qu'on l'acceptait mieux comme ça parce que le but commun était précis ; tandis que, quand le but commun est la fusion, alors c'est l'amalgame.

Le mouvement des femmes chez nous ? C'est assez pareil.

LVR : Comment décririez-vous le mouvement des femmes en Belgique aujourd'hui ? Y a-t-il des différences profondes avec la France, la Suisse ou le Québec ?

MD : Non. D'après ce que nous lisons c'est assez pareil. La plupart des femmes ont lâché la Maison des femmes à Bruxelles pour faire autre chose, peut-être parce que nous sommes mieux insérées dans la société maintenant, et que nous avons des possibilités de faire autre chose. En quittant la Maison, les unes ont fait une radio libre, d'autres sont retournées au GRIF (Groupe de recherche et d'intervention féministe), moi j'ai fait **Voyelles** et j'ai écrit mon livre. Les lesbiennes sont restées en disant : « Nous on est vraiment féministes, on va rester, on va continuer la Maison ». Et puis alors, la Maison est devenue une maison de lesbiennes.

LVR : Est-elle encore ouverte ?

MD : Non. On l'a fermée. Je n'étais plus là.

Une maison des femmes va peut-être manquer, mais nous n'avons plus le courage de le faire.

LVR : Ici on croit que même si les actions sont moins éclatantes que jadis, les femmes sont beaucoup plus nombreuses à prendre conscience de ce qu'elles vivent. Est-ce comme ça chez vous ?



La maison des femmes

MD : Disons d'abord ce qu'il y a comme féminisme. Donc, on a fermé la Maison des femmes à Bruxelles. Les lesbiennes ont trouvé un autre endroit, un café, où elles sont bien. Il y a deux maisons que vous appellerez «centres de femmes», qui sont des centres culturels. Dans celle où je suis maintenant, il y a le GRIF en haut, il y a le collectif des femmes battues, un groupe de femmes universitaires, des femmes américaines et provenant d'autres pays de langue anglaise, le groupe «Changeons les livres scolaires».

En fait, c'est davantage un regroupement de différents groupes de travail, et non plus une «maison» où l'on peut entrer et raconter son histoire. Ça va peut-être manquer, mais nous n'avons plus le courage de le faire. Il faudrait que les jeunes prennent le relais, mais elles ne le font plus : elles font plutôt des groupes de thérapie. Il y a aussi des groupes d'auto-défense contre le viol, des groupes indépendants. Dans une autre maison à peu près pareille, il y a l'Université des femmes qui est une fondation des Cahiers du GRIF.

Même si les groupes sont plus dispersés, je pense qu'ils travaillent plus...

Après la première série des Cahiers du GRIF, Françoise Collin et les autres en avaient un peu marre (il paraît que c'est très féminin d'en avoir marre trop vite de ce que l'on fait !) et alors elles ont créé l'Université des femmes, employant le sens ancien du mot université qui veut dire «séminaire de recher-

che». Elles font des sessions de recherche sur la pornographie, sur la sexualité des hommes, des sessions de quatre ou six mois selon les sujets. Il faut continuer la recherche, le féminisme n'a pas fini de se penser, car si on avait fini de se penser, on serait mortes. Se penser, et penser avec certains hommes en partant d'où nous sommes, pour arriver à de nouvelles choses. Même si les groupes sont plus dispersés, je pense qu'ils travaillent plus, et de temps en temps, on fait appel les unes aux autres.

LVR : Les Cahiers du GRIF ont recommencé à publier en 82. La perspective est-elle changée, avez-vous de nouvelles avenues ?

MD : C'est un peu changé, mais pas fondamentalement. Au fond l'idée c'était de théoriser le féminisme, de donner de la théorie pour que le féminisme soit étudié dans les universités, pour donner des références de travail aux sociologues. Je pense qu'ils sont lus dans les universités, mais pas utilisés autant qu'on le souhaiterait. Ils ont été publiés jusqu'en 78, et ont repris fin 82.

LVR : Pour quelles raisons avez-vous arrêté la publication pendant presque cinq ans ?

MD : Pour fonder une Université des femmes, pour voir un peu. Françoise Collin, qui est écrivaine, voulait redevenir écrivaine, cesser d'être militante, et puis, finalement, elle n'a pas vu clair. Je suis comme elle : voulons-nous seulement être des écrivaines, rentrer dans notre coquille, ou bien est-ce que nous avons en nous l'être journaliste et l'être militant en même temps, et alors nous travaillons sur les deux ?

Mais l'année dernière, après avoir cessé d'écrire pendant près de dix ans, j'ai écrit un petit texte, que Françoise Collin et moi avons décidé de publier. Alors on a recommencé les cahiers du GRIF. Mais différemment.

Au début, il fallait expliquer des choses de base, par exemple qu'il y a un produit national brut caché dans les statistiques des gouvernements, comment l'Église nous opprime toutes, etc. C'était la théorie sur la base du vécu, et surtout des témoignages.

Il ne faut pas nier que dans l'éros, il faut un peu d'agression.

Maintenant, nous allons nous en tenir à un sujet par numéro, pour en faire presque des essais. Notre premier, **Cinéma. Regard. Violence**, a été fait en grande partie par une cinéaste qui parle du droit au regard. Et il y avait cette question : allons-nous poser un regard pornographique ? C'est une discussion. Selon certaines d'entre nous, il ne faut pas nier que, dans l'éros, il faut un peu d'agression.

Alors il faut peut-être l'affirmer ? Pour en finir justement avec la porno.

LVR : Dans la mesure où il n'y a pas de violence, ni de domination de quelqu'un-e sur quelqu'un-e d'autre ?

MD : Nous ne pouvons pas nier qu'il y ait de la violence dans l'éros, mais que ça doit être une inter-violence et une inter-douceur.

C'est certain que je cautionnais beaucoup de choses à cause de mon âge.

LVR : Croyez-vous que l'âge peut être un pouvoir ?

MD : J'ai 62 ans. Au début, quand il y avait la lutte pour l'avortement, j'avais peut-être 52-53 ans. Je pouvais dire : je rejoins le féminisme, mais je n'en ai pas besoin pour ma vie privée. J'avais une vie agréable, pas de problèmes conjugaux. C'est certain que je cautionnais beaucoup de choses à cause de mon âge. On m'envoyait en avant en disant :

«Tu es calmement habillée, tu parles avec gaieté, tu as l'air saine». Se présenter comme personne d'âge mûr, ça peut très bien s'assumer, se vivre gaiement. Mais quelque part en soi, on se dit que ce serait gai d'être jeune. Alors c'est ambivalent. Je dirais que je suis encore au milieu de tout.

C'est une de mes connivences avec Simone de Beauvoir : j'ai l'affolement de la vieillesse et de la mort, mais surtout de la vieillesse. Je collabore à une revue faite par des hommes, **La Revue Nouvelle**, et maintenant, je suis vraiment importante. Au début, quand j'y allais, je les laissais parler : ce sont des économistes, des sociologues, des banquiers, des universitaires. Maintenant, je les laisse parler un petit moment et je rentre dedans. Et ça c'est à la fois à cause de l'âge et de l'assurance d'avoir un bagage, un bagage féministe, un bagage de réflexion et d'expression.

Une entrevue de :

FRANCINE PELLETIER
HÉLÈNE PEDNEAULT

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

**Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés**

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

**Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens**

AVOCATS



**Plume
fontaine**

Yolande Fontaine
Agent littéraire et promotion
Relations publiques
C.P. 787, succ. Outremont
MONTREAL (Québec) H2V 4N9
(514) 737-8122